

plusieurs lieues à la ronde pour assister aux obsèques.

M. le comte de Sales avait été ambassadeur à Vienne, Saint Pétersbourg et Paris. Il était décoré du grand collier de l'Annuaire et d'un grand nombre d'ordres nationaux et étrangers.

TRAPPISTES D'AGNEBELLES.—Un journal français publie la lettre suivante, qu'on lui adresse du département de la Drôme :

"Un nouvel essaim de religieux trappistes est parti du monastère d'Agnebelles le 23 août, pour se rendre à la Feigère, métairie de 200 hectares qui vient de leur être concédée au sein des montagnes les plus solitaires de l'Ardeche, près Saint-Laurent-les-Bains. C'est le troisième essaim échappé de cette école féconde. Bientôt trois autres encore sortiront de ses alvéoles pour aller s'établir dans la Haute-Garonne, le Tarn et l'Avoyon. Voilà le vrai socialisme, le seul réalisable et possible : socialisme volontaire, inspiré par la foi et fondé sur le plan des conseils évangéliques. Comparez ces associations édifiantes aux tristes essais tentés par le rationalisme. D'un côté, chez les rationalistes, vous ne trouvez qu'égoïsme, orgueil, vil intérêt, passions dévorantes, et par conséquent déception, guerre intestine, barqueroute et ruine ; de l'autre, au contraire, esprit d'abnégation, d'humilité, de charité ; amour de la pénitence, dévouement au travail, pratique des vertus les plus sublimes, et par conséquent ordre, harmonie, union, calme de l'esprit et du cœur, prospérité toujours croissante.

"C'est que l'un est l'ouvrage de l'homme, tandis que l'autre est l'œuvre de Dieu. Aussi l'un ne sème au sein de la société que corruption, anarchie et scandale, tandis que l'autre répand au loin autour de lui la vie, l'ordre et le bonheur, en répandant l'éducation et les bienfaits de la charité."

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 4 OCTOBRE 1850.

Maladie et décès de S. G. l'Archevêque de Québec.

Nous écrivions hier ce qui suit : "Les derniers rapports sur la santé de N. S. l'Archevêque de Québec sont d'une nature alarmante. La paralysie dont il a été frappé dans l'après-midi de mardi a pris un empire qui depuis lors a fait concevoir des craintes sérieuses sur son rétablissement. Voici les bulletins publiés par le *Canada* de mercredi sur les phases du mal jusqu'à 1 h. 1/2 du jour en question :

BULLETIN.

Mercredi matin, 9 heures.—S. Grandeur Mgr. l'Archevêque a passé une mauvaise nuit et continue à être en danger.

(Signé)

J. Z. NAULT, Jos. FAUCHAUD, Jos. MORRIS.

P. S.—Midi et 1/2.—Le malade paraît éprouver des douleurs.

1 h. 1/2.—On nous informe que Sa Grandeur n'est pas mieux."

Depuis que ce qui précède est écrit, une dépêche télégraphique nous a communiqué le triste événement de la mort de Mgr. Joseph Signay, qui succomba hier à onze heures du matin à une attaque de paralysie mêlée d'apoplexie. Le Vénérable Prélat était dans la 73e année de son âge et la 25e de son Episcopat. Il était décoré du Pallium depuis le 24 Novembre 1844.

Nous laissons aux journaux de la Métropole le privilège honorable d'esquisser la belle et longue carrière de notre chef hiérarchique, et nous nous ferons de grand cœur leur écho fidèle pour répéter les gémissements de la capitale ecclésiastique, dans cette lugubre circonstance. Nos lecteurs nous pardonneront donc aujourd'hui notre silence.

On nous informe que toutes les cloches de notre cité annonceront ce soir que notre Métropolitain n'est plus. A leur lugubre sonne se mêleront, sans doute, les prières des fidèles

qui n'oublieront pas ce qu'ils doivent de suffrages à l'illustre défunt.

On nous informe aussi que Mgr. l'Evêque de Montréal partira samedi soir pour Québec afin d'assister aux funérailles qui auront lieu lundi.

L'Avenir du 28 Septembre.

Quoique la race Voltairienne ait habité le monde à ce langage de cynisme et de blasphème, dont le modèle se retrouve dans ces autres infernaux où Satan et ses légions exhalent les torrents de leur rage contre Celui qui les fondroya, cependant on est saisi comme d'un frissonnement glacial toutes les fois qu'on entend de nouveau les accents de ces étras qui rampent à la façon d'un serpent comme le serpent, plutôt qu'ils ne parlent comme des hommes. Telle est l'impression que nous avons ressentie en lisant la prétendue "Chronique Religieuse" de l'Avenir du 28 septembre, intitulée : Réaction.—Le trône et l'autel.

Où, il n'y a que l'infamable conception de Satan ou de ceux dont il ment le cœur, dont il inspire la verve, qui puisse produire un écri aussi rempli de colère contre l'Eglise de Dieu de mensonges aussi foiblement, aussi diaboliquement concertés. Nous aurions lieu d'être non seulement profondément étonné, mais affligé jusqu'aux larmes, si nous ne savions que ces jeunes gens qui se font, à Montréal, les répétiteurs des impiétés d'outre-mer, sont réduits à vendre à prix d'argent, pour soutenir leur presse, toutes leurs ordures à une coterie avec laquelle leurs camaraderies et leurs sales "trinités" formeront la matière d'une des plus hideuses pages de notre histoire nationale.

Lecteurs Catholiques, vous vous abusez étrangement, si vous pensez que la peinture en raccourci que nous venons de faire de la production de l'Avenir, est tout soit peu chargée dans ses couleurs. Non, non ; nous n'avons rien écrit, rien exagéré. Ecoutez plutôt le langage dont ce journal éhonté souffle les oreilles de ses pieux lecteurs. Savez-vous comment il leur apprend à apprécier le Pape, le magnanime Pie IX, ce Chef vénérable de la Catholique ? Hé bien, il leur révèle que "c'est une de ces puissances absolues qui avaient à peine fait treve de boucheries et de persécutions ; qui avaient à peine laissé sécher le sang des échafauds, et suspendu d'un jour les tortures physiques auxquelles sont soumis les peuples braves, leurs sujets quand le faux parti religieux veut continuer sur l'intelligence et la conscience des peuples catholiques, l'œuvre d'abrutissement commencée par l'épée et par les persécutions corporelles, etc. etc."—Mons, pieux lecteurs de la feuille démocratique, ébahis, vous à ce langage si révérentieux et dénotant un si profond respect pour votre Père à tous.—Vous devez, certes, être profondément édifiés en apprenant, en présence des ennemis de votre foi, que Pie IX, le Chef de votre religion, n'est qu'un boucher cruel et altéré de sang humain. Comme vous êtes heureux de pouvoir favoriser de vos suffrages un journal qui transmet de si précieuses notions !—Nous étions dans une heure d'annéantissement, nous, chétif réactionnaire qui pensions que Pie IX était plein d'une bonté, d'une générosité, d'une douceur qui le rendaient l'objet de l'amour et de l'admiration de tous ceux qui ont l'avantage de l'approcher ; nous qui voyions de cruels bouchers et des bourreaux sanguinaires dans les amis de l'Avenir à Rome, eux qui assassinent l'abbé Ximénès en juillet 1848, le Comte Rossi et Mgr. Palma en novembre de la même année ; qui écartelaient, en mai 1849, deux paysans qui prirent pour des Jésuites, et jetèrent dans le Tibre leurs restes mutilés ; qui, en juillet de la même année, frappèrent de six poignards l'abbé Rode, lui ouvrirent le ventre, en trèrent ses intestins et les lui passèrent autour du cou ; qui, en mai arrachèrent de sa maison le Curé de Notre-Dame-de-Rosière, le criblèrent de balles et le laissèrent sous sépulture ; qui enfin, transfèrent le monastère de St. Calixte en une boucherie régulière, et qui, depuis la prise de Rome, multiplient les assassinats, les tentatives d'incest et autres gentilleses tout

et fit travailler un grand nombre d'ouvriers. Les apprêts étant achevés, sans que personne eût découvert de ce qui allait se passer, on choisit la nuit qui terminait les réjouissances du carnaval, l'obscurité étant nécessaire pour redoubler l'horreur de cette étrange mascarade, qui avait pour sujet le Triomphe de la Mort. Sur le minuit, on vit paraître tout à coup dans les rues de Florence un char peint en noir, semé de croix blanches et d'os de morts, décoré de dix grands drapeaux, peints aussi en noir, qui flottaient jusqu'à terre, et traîné lentement par quatre buffles. Un squelette hideux se montrait au haut de ce char, tenant une faux à la main, et posant ses pieds sur plusieurs tombeaux entr'ouverts d'où sortaient à demi des cadavres décharnés. Une foule de gens vêtus de noir, et le visage couvert d'un masque représentant une tête de mort, marchaient devant et derrière ce char de triomphe, et portaient à la main des flambeaux, dont la lumière était si bien ménagée qu'elle laissait certains objets dans l'ombre, tandis qu'elle en éclairait d'autres par gradation. Le cortège était terminé par plusieurs personnages si bien déguisés, qu'on les aurait pris pour autant de squelettes. Ils étaient montés sur les chevaux les plus noirs qu'on avait pu trouver, et dont tout le harnais était semblable à ceux qu'on emploie dans les pompes funèbres ; chaque Cavalier avait autour de lui quatre Estafiers, dont l'équipage était conforme au reste, et qui portaient un flambeau d'une main, et de l'autre un étendard de taffetas noir, rempli de croix blanches, d'os

PIERRE COSIMO.

ANECDOTE DU 15e SIECLE.

Cet Artiste était l'homme le plus singulier et le plus extraordinaire qui ait vécu dans le quinzième siècle. Le bruit du tonnerre lui causait une telle frayeur, qu'on le voyait courir tout tremblant pour se cacher aux premières approches d'un orage ; et, long-temps après que le bruit était passé, on le trouvait dans un coin obscur de sa maison, enveloppé dans son manteau.

Ce n'est pas encore tout : il avait une antipathie étonnante pour le cri des enfants, la toux fréquente des gens enrhumés, le bruit des cloches, et croirait-on que l'un de ses plus grands plaisirs était de voir tomber la pluie.

aussi démocratiques. Mais l'Avenir vient nous dessiller les yeux et nous apprendre sur le Pape, par dévotion et par amour pour l'Eglise, des erreurs que la loupe voltairienne pouvait seule découvrir.

Mais poursuivons, lecteurs Catholiques.—Vous allez frémir en entendant les terribles révélations de l'Avenir. En effet, il ne s'agit de rien moins que d'un "spectre" se levant comme des catacombes d'une abbaye en secondant les "os d'un squelette deux fois séculaire !" C'est horrible ! Mais quel est donc ce monstre à l'apparition duquel, dit l'Avenir, le monde catholique s'émeut à bon droit ? en prévoyant "de nouvelles révolutions et un dernier résultat le renversement de l'Eglise catholique par un suicide !" Eh bien, ce monstre, c'est ce qu'il appelle "le faux parti religieux"—celui qu'a une autre époque on stigmatisait du nom de parti-prêtre, de parti-jésuitique, et que de notre temps, le député-poète-montagnard, M. Victor Hugo, et toute la sainte Montagne, appellent, eux, le parti catholique.

Oh ! c'est un être affreux que celui-là. La bouillante imagination de l'Avenir nous en fait la prosopopée suivante : "Ce faux parti religieux c'est celui qui persiste à entre son empire spirituel sur le pouvoir temporel des Etats ; qui veut continuer sur l'intelligence et la conscience des peuples catholiques, l'œuvre d'abrutissement commencée par l'épée et les persécutions corporelles ; qui malgré l'expérience, etc." Pour achever le portrait par un trait vraiment caractéristique, l'Avenir scrute ses souvenirs, historiques, et déclare que ce parti religieux auquel il s'attaque, ce sont "les faux catholiques, cette hydre patibulaire, ce parti qui l'on croyait écrasé sous les ruines de 93."

Ainsi, rien de plus clair : le démocrate Jean se fait le panégyriste de l'ère de 93, les horreurs de ce règne de terreur avaient pointé l'oubli de la destruction des faux catholiques d'alors, et l'établissement d'une religion telle qu'il en faut nous en doute, aux exigences de nos jeunes démocrates. On sait, en effet, que ce fut en 93 que la Convention Nationale, après s'être gorgée du sang des catholiques, après avoir laissé toute saignante et mutilée par la hache de ses bourreaux "l'hydre patibulaire" dont parle l'Avenir, décréta l'abolition du culte catholique et lui substitua le culte de la raison. Le culte de la raison, voilà l'emblème des écrivains de l'Avenir ; mais ils ont la lâcheté de cacher, de déguiser leurs sentiments, qu'ils n'ont encore émette tels qu'ils sont, de peur de faire reculer d'horreur un peuple qu'ils veulent, mais qu'ils n'ont pu encore déchristianiser. Pour nous, nous ne cachons pas notre pensée et nous dirons à ces impudents : si les turpitudes que vous émettez sont l'expression de vos sentiments, si vous êtes assez logiques pour admettre jusqu'au bout les conséquences qui se déduisent naturellement de la position que vous prenez parmi nous, non, vous n'appartenez pas plus au catholicisme, que la chenille n'appartient à la fleur qu'elle soûle.

Quoi donc ! Vous vous dites catholiques, et cependant vous insultez, vous traînez dans la fange de vos diatribes le Corps des Pasteurs que J. C. a chargé d'enseigner et de gouverner son Eglise !

Vous n'avez de respect ni pour le Chef de l'Eglise, que les plus communes convenances suffisent pour vous empêcher d'outrager, si vous n'êtes pas, dans le cœur, les ennemis secrets du catholicisme, ni pour aucune autorité ecclésiastique sur la terre. L'Eglise se n'est bien gouvernée et bien enseignée, à votre sens, que lorsque dans vos appréciations individuelles, vous n'y trouvez rien à reprendre. Votre raison particulière et orgueilleuse, voilà votre seul guide, voilà votre loi suprême.—Croyez-vous en imposer, lorsque dans votre hypocrisie astuce, vous prétendez séparer l'Eglise de ce qu'il vous plaît d'appeler le "faux parti-religieux" ? Mais, de grâce, de quoi se compose le corps enseignant et gouvernant, dans l'Eglise catholique ? N'est-ce pas du Pape et des Evêques, en communion avec le Pape, que vous faites profession de mépriser ? Ou prenez-vous le vrai parti religieux, s'il ne se compose de tous ces membres de la grande famille Catholique unis entre eux par la pro-

fession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements et par l'obéissance aux mêmes pasteurs légitimes ? Et puisque le Pape, les Evêques, tout le corps des chrétiens qui leur obéissent fidèlement, qui croient à l'autorité de l'Eglise et conformément leur conduite à leur croyance, forment à vos yeux ce monstre, ce spectre, cette hydre patibulaire que vous dites épouvanter le monde catholique, dites-nous donc de quoi se compose votre monde catholique ? Certes, c'est pour le coup que l'on verra en abondance des figures "patibulaires" si vous nous donnez le spectacle d'une réunion de votre parti religieux. C'est alors que le monde vraiment catholique devra "s'émeouvoir à bon droit" en voyant ce sombre troupeau de Voltairiens, diversement classés en Athées, Déistes, Matérialistes Rationalistes, Fatalistes et surtout Epicuriens.

Pour résumer en deux mots et avec clarté votre pensée, nous disons que ce que l'Avenir appelle hypocritement "faux-parti religieux," n'est autre chose que le Corps enseignant et le Corps enseignant de l'Eglise, quoique ce journal n'ait pas la franchise de l'avouer ; et que le parti religieux de cette famille n'est autre que cette tourbe marquée au front du stigmate d'une incrédulité plus ou moins flagrante.

Nous pourrions entrer dans les détails propres à appuyer ce que nous avançons. Mais, pour ne pas dépasser les limites d'un article de journal, nous allons nous borner à faire ressortir brièvement quel est l'esprit religieux qui inspire l'Avenir.

En union avec la presse philosophique, ce journal représente l'Archevêque de Turin comme un méchant citoyen, qui ourdit des conspirations contre l'Etat. Le ministre Sardou et les journaux impies de Turin ont donné cours, sans la moindre preuve, à cette vile calomnie. On représente ce prélat, pieux et courageux, comme prêchant la désobéissance aux lois ; mais on n'ajoute pas qu'il s'agit des lois Siccardi, passées en contravention flagrante avec un Concordat solennellement juré. On n'ajoute pas non plus que Siccardi et son parti sont de ces hommes qui croient que la destruction du clergé est essentielle au bien de la société ; ce qui faisait dire, dernièrement, au Times de Londres, qu'aucun Gouvernement qui se respecte ne pouvait s'amir à de telles gens. Ce sont de ces hommes qui spéculent sur les mauvaises passions de la multitude. Une des lois Siccardi, passées par la Chambre, abolissait de par l'autorité temporelle, les fêtes et les jeûnes de l'Eglise. Mais le Sénat a refusé de la sanctionner.—M. Siccardi n'est pas encore arrivé au terme de ses réformes : il se propose d'introduire une autre loi pour dispenser les Catholiques de l'épousement de l'obligation de contracter mariage devant l'Eglise, et même de prescrire le Saint Concile de Trente.

L'Avenir, après avoir représenté le Conseil des Cardinaux comme composé d'hommes remplis de cruauté, d'astuce et d'hypocrisie, les accuse d'inventer de faux miracles. Mais où sont les preuves de si atroces imputations.—Est-ce qu'il est permis à des gens honnêtes de dire de telles infamies par le simple embarras où ils sont de défendre autrement leur cause ?

Le Conseil des Cardinaux "invente un miracle que répètent des évêques catholiques" comme ne possédant aucun des caractères voulus par l'Eglise.—La première partie de cette affirmation n'est qu'une brutale calomnie forgée par les Voltairiens, et pour caractériser la seconde, il nous faudrait insérer dans un mot qui blesserait l'équilibre. Que les lecteurs veuillent bien se reporter à ce que nous avons dit sur le sens du Mandement de Mgr. l'Archevêque de Paris, auquel l'Avenir donne une très fautive interprétation, dans nos numéros du 24 et du 27 septembre dernier.

En fait de miracles, nous ne prétendons être ni plus ni moins crédule que le Souverain-Pontife lui-même. Les lecteurs ont vu dans nos colonnes le Bref par lequel Sa Sainteté Pie IX a autorisé l'Evêque et le Clergé de Rimini à surmonter d'une couronne d'or, en son nom, la tête de la Vierge du tabernacle dont nous avons fait mention, non pas seulement d'après l'Univers, mais d'après des correspondances particulières et tous les journaux catholiques.

Il est pu voir aussi avec quelle pompe et quelle piété, la ville de Rimini a accompli cette cérémonie, le jour de l'Assomption. Ces faits ne constituent pas à nos yeux la preuve incontestable d'un miracle. Mais, ils suffisent abondamment pour faire comprendre toute l'indécence des railleries de jeunes impies, qui se croient beaucoup plus éclairés que les Evêques et le Pape ensemble. Qu'y a-t-il de si étrange dans le récit de miracles ? Le Christianisme, n'est-il pas une religion de miracles ? La preuve de sa vérité n'est-elle pas fondée sur les miracles ? Le divin Fondateur de l'Eglise n'a-t-il pas promis qu'il se ferait des miracles dans son sein ? La canonisation des Saints, que l'Eglise Universelle admet et approuve, a-t-elle lieu autrement que par la preuve de miracles incontestables ? Pourquoi donc y a-t-il des gens qui croient que pour être catholique il faut traiter la croyance aux miracles d'imbécille et de superstitieuse ?—L'explication de ce fait ne peut se donner rationnellement ; mais du point de vue de la morale, elle est toute facile. N'en demandons pas d'autres à nos jeunes incrédules.

Nous sommes fâché de passer sous silence bien d'autres traits de la plus crasse injustice et d'une astuce satanique. Et finalement, nous recommanderons aux lecteurs de l'Avenir le passage où il est question des fantaisies de la Ste. Vierge et des Saints. Ils trouveront beau, sans doute, ce langage qui nous semble, à nous, si hideux. Qu'ils jouissent donc des délices de l'Avenir ; nous n'en serons pas jaloux.

Un correspondant de Londres du *Q. de la Gazette* écrit à la date du 14 septembre, à cette feuille :

"Le bruit court que Sir Denis Le Marchant succéderait dans le gouvernement du Canada à Lord Elgin, qui reviendra bientôt en Angleterre."

Cette rumeur pourrait bien avoir le sort de la précédente qui attribuait à un autre le gouvernement de cette colonie. Sir Denis Le Marchant est le fils du feu Général de ce nom militaire distingué, et qui succomba à la bataille de Salamangre, en 1812. Sir Denis fut admis au barreau à *Lincoln's Inn*, en 1822 ; mais il a abandonné depuis la carrière judiciaire où il avait obtenu des succès, et en 1836 il accepta la situation de Secrétaire au Bureau de Commerce. Il remplit successivement d'autres emplois et il possède actuellement le même office de secrétaire au Bureau de Commerce.

Un criminel récemment condamné à la déportation par la cour des Sessions de Quartier dans le Haut-Canada, a pris la funeste résolution de se briser la tête contre le mur de son cachot. Le choc violent produit par cet acte de désespoir l'a privé de sa chaire et a mis à nu le crâne.

On nous communique le fait suivant :

Marli dernier au matin, un accident des plus déplorables est venu, à quelques pas du Presbytère de la paroisse de St. Grégoire de Monroir. Un jeune homme du nom de Antoine Lalane, âgé de 23 ans, conduisait un tombereau chargé de pierres et tiré par deux bœufs. En voulant descendre de dessus sa charge, il eut le malheur de s'embarrasser les pieds et de tomber sur le dos en avant d'une roue. Avant qu'il eût eu le temps de faire aucun mouvement, la roue lui passa sur le corps, vers la région du foie. On nous dit que le tombereau était chargé d'un poids de 1,500 livres. Cependant l'infortuné Lalane eut encore la force de se lever et de se traîner au presbytère. Il y succomba mercredi matin aux plus violentes douleurs. Il avait conservé sa connaissance jusqu'à ses derniers moments. Antoine Lalane appartenait à une respectable famille et jouissait de l'estime générale.

Le *Cornwall Freeholder* raconte ainsi l'accident qui dernièrement coûta la vie à James

—Un charmant pays, inconnu, et renfermant des beautés qu'on va chercher bien loin ; mais puisque j'ai tiré mon album de son étui, ce ne sera pas impunément. Voici une page blanche, vous allez crayonner quelque chose là-dessus.

Petit-Pierre dessina la vallée où Mme d'Escars était tombée de cheval. Il représenta l'amazone renversée à terre, et soutenue par un jeune père qui lui baignait les tempes avec un mouchoir trempé d'eau.

—Quelle coïncidence étrange ! dit Mme d'Escars. Je suis effectivement tombée de cheval dans un endroit semblable, mais il n'y avait aucun témoin de cette mésaventure, qu'un petit père que j'ai vaguement entrevu à travers mon évanouissement et que je n'ais jamais rencontré depuis. Qui a pu vous raconter cela ?

—C'est que je suis moi-même Petit-Pierre, et voici le mouchoir qui a essuyé le sang qui coulait de votre temple, où j'aperçois la cicatrice de la blessure sous la forme d'une imperceptible petite raie blanche.

Mme d'Escars tendit la main à son jeune peintre, qui posa sur le bout de ses doigts un baiser tendre et respectueux, puis d'une voix émue et tremblante, il lui conta toute sa vie, les vagues aspirations qui le troublaient, ses rêves, ses efforts, et enfin son amour, car maintenant il voyait clair dans son âme, et si d'abord il avait adoré la muse dans Mme d'Escars, maintenant il aimait la femme.

Que dirons-nous de plus ? La fin de cette histoire n'est pas difficile à deviner, et nous avons promis, en commençant, qu'il n'y aurait

rien de catastrophe ni surprise. Mme d'Escars devint au bout de quelques mois Mme D... et Petit-Pierre eut ce rare bonheur d'épouser son idéal et de vivre avec son rêve sans jamais s'être souillé par de vulgaires unions.—Il aimait les beaux arbres, il devint un grand paysagiste.—Il aimait une belle femme, il l'épousa ; heureux homme ! Mais que ne fait-on pas avec un amour pur et une forte volonté ?

PIERRE COSIMO.

ANECDOTE DU 15e SIECLE.

Cet Artiste était l'homme le plus singulier et le plus extraordinaire qui ait vécu dans le quinzième siècle. Le bruit du tonnerre lui causait une telle frayeur, qu'on le voyait courir tout tremblant pour se cacher aux premières approches d'un orage ; et, long-temps après que le bruit était passé, on le trouvait dans un coin obscur de sa maison, enveloppé dans son manteau.

Ce n'est pas encore tout : il avait une antipathie étonnante pour le cri des enfants, la toux fréquente des gens enrhumés, le bruit des cloches, et croirait-on que l'un de ses plus grands plaisirs était de voir tomber la pluie.

Les idées de Cosimo se ressemblaient de la bizarrerie de son caractère. Il donna le pain d'une mascarade dont il n'y avait jamais eu l'exemple à Florence, et bien digne de la singularité de son inventeur. Après avoir trouvé des acteurs, rassemblés secrètement, et qui se chargèrent de tous les frais, il se renferma chez lui, peignit tout ce qui était nécessaire

et fit travailler un grand nombre d'ouvriers. Les apprêts étant achevés, sans que personne eût découvert de ce qui allait se passer, on choisit la nuit qui terminait les réjouissances du carnaval, l'obscurité étant nécessaire pour redoubler l'horreur de cette étrange mascarade, qui avait pour sujet le Triomphe de la Mort. Sur le minuit, on vit paraître tout à coup dans les rues de Florence un char peint en noir, semé de croix blanches et d'os de morts, décoré de dix grands drapeaux, peints aussi en noir, qui flottaient jusqu'à terre, et traîné lentement par quatre buffles. Un squelette hideux se montrait au haut de ce char, tenant une faux à la main, et posant ses pieds sur plusieurs tombeaux entr'ouverts d'où sortaient à demi des cadavres décharnés. Une foule de gens vêtus de noir, et le visage couvert d'un masque représentant une tête de mort, marchaient devant et derrière ce char de triomphe, et portaient à la main des flambeaux, dont la lumière était si bien ménagée qu'elle laissait certains objets dans l'ombre, tandis qu'elle en éclairait d'autres par gradation. Le cortège était terminé par plusieurs personnages si bien déguisés, qu'on les aurait pris pour autant de squelettes. Ils étaient montés sur les chevaux les plus noirs qu'on avait pu trouver, et dont tout le harnais était semblable à ceux qu'on emploie dans les pompes funèbres ; chaque Cavalier avait autour de lui quatre Estafiers, dont l'équipage était conforme au reste, et qui portaient un flambeau d'une main, et de l'autre un étendard de taffetas noir, rempli de croix blanches, d'os

et de tête de morts. On entendait par intervalles le son triste et lugubre de quelques trompettes, qui ne sonnaient que d'une manière sourde : à ce signal, le char et tout le cortège s'arrêtaient, on voyait les tombeaux s'ouvrir, des morts semblaient ressusciter, qui prononçaient, d'un ton triste et languissant, une chanson tout-à-fait lamentable. Cependant, le cortège se remettait en marche, et recommençait à chanter en chœur, mais d'une voix faible et tremblante, le psaume *miserere*.

Une apparition aussi extraordinaire, à laquelle on avait gardé de s'attendre, remplit toute la ville d'épouvante ; on fut long-temps à pouvoir s'imaginer qu'un spectacle si triste et si lugubre, n'était qu'un divertissement.

Un fermier normand avait réuni un gros chien de garde et un petit griffon qui vivaient dans une niche. Le gros chien, appuyé sur ses pattes puissantes comme un lion, regardait passer hommes, enfants et troupeaux dans le calme de la force ; le petit griffon, au contraire, avançait sa tête rouge au moindre bruit de pas, grognait dès qu'il apercevait une ombre, et aboyait au premier venant.

Un jour, le cheval de timon, qui rentrait fatigué, se retourna à ses cris avec impatience.—Pourquoi donc, dit-il, le chien vigoureux qui nous garde tous se tient-il là si digne et si tranquille, tandis que cet impudent ne cesse de nous étourdir ?

—Ne vous en étonnez pas, répondit un autre qui ruminait à quelques pas de la niche

les capacités véritables se recommandent assez par leurs services sans avoir besoin d'être bruyants ; mais les sottiseries font du scandale parce qu'ils ne peuvent faire autre chose.

Que d'hommes qui, dans la vie, jouent le rôle du griffon !

On en voit parce qu'on n'a pas la voix assez forte, on insulte parce qu'on se sent méprisé, on montre les dents parce qu'on a peur d'être battu ! L'impudence est la misère des faibles comme le dédain est celle des forts. Regardez bien, et au fond de toutes ces insolences sans pudeur, vous trouverez la révolte d'une vanité impuissante. Donnez à tous la taille de Goliath, et les petits hommes ne se lèveront pas sur la pointe du pied.

Nous savons bien qu'il est un autre moyen plus sûr : c'est la résignation modeste qui ne cepte la part faite par Dieu, se contente de la place donnée et s'y arrange sans bruit. Mais tous n'ont point reçu ici-bas le don d'abnégation et de patience ; pour l'obtenir, il faut détacher ses regards des choses de la terre, et chercher plus haut un but qui ne dépend point du jugement des hommes. Pour qui regarde la société comme une maison de commerce dont les intérêts doivent être soldés en pouvoir, en argent ou en plaisir, la vie ne peut être qu'une école d'égoïsme, d'exigence et d'orgueil ; mais celui qui sait y voir une épreuve dans laquelle se révèle la véritable valeur de notre âme, celui-là se soumettra sans murmure au rôle qu'il a reçu, car il comprendra que la grande loi du monde est le dévouement.